

Récits retrouvés, médias d'antan. Comprendre le discours sur l'actualité des récits du passé

Rediscovered stories. Understanding the discourse on current events of the past

OLIVIER, RÉJEAN. *Contes, légendes et récits de Lanaudière, Notre-Dame-des-Neiges*, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2010, XL-658 p. ISBN 978-2-89583-230-0

Pascal Chevrette

Volume 9, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005902ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005902ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Chevrette, P. (2011). Récits retrouvés, médias d'antan. Comprendre le discours sur l'actualité des récits du passé / OLIVIER, RÉJEAN. *Contes, légendes et récits de Lanaudière, Notre-Dame-des-Neiges*, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2010, XL-658 p. ISBN 978-2-89583-230-0. *Rabaska*, 9, 189–198. <https://doi.org/10.7202/1005902ar>

Article abstract

This study offers some ideas for a better understanding of *Contes, légendes et récits de Lanaudière*, and situates some of the texts in the social discourse at the time of their writing (late nineteenth and early twentieth centuries). Noting that many stories in the collection do not correspond well to definitions of tales and legends, which focus mainly on the fantastic, the analysis reveals realist themes that are linked to current events and issues. The author presents them as covering current events at a time when the concept was not yet a part of the contemporary discourse. Inspired by the works of Philippe Breton and Marshall McLuhan, the author presents some of the texts by authors from the Lanaudière region as the news reports of a past era. The study questions the reception of readers at a time when the media environment of the twenty-first century did not yet exist, but when people nevertheless had similar reactions to current events.

Récits retrouvés, médias d'antan. Comprendre le discours sur l'actualité des récits du passé

PASCAL CHEVRETTE
Cégep Montmorency, Laval

C'est souvent par le biais du surnaturel et du fantastique que l'on entre dans les contes et légendes. Voilà sûrement notre repère de lecture le plus sûr. Fantômes et apparitions, loups-garous et feux follets, maisons hantées, chasses-galerie et diables sont ce que l'on associe spontanément à l'univers de ces récits traditionnels. C'est bien de cette façon – qui n'est pas la seule d'ailleurs – qu'on peut pénétrer dans *Contes, légendes et récits de Lanaudière*¹.

Ce volumineux recueil, de plus d'une centaine de textes, rassemble plusieurs auteurs originaires de cette région qui s'étend des rives du Saint-Laurent, de Berthier à Charlemagne, jusqu'aux territoires éloignées de la Matawinie. Marcel Dugas, Léo-Paul Desrosiers, Robert de Roquebrune, Honoré Beaugrand, Rina Lasnier et, même, Gabrielle Roy, dont les grands-parents ont vécu dans le village de Saint-Alphonse-de-Rodriguez, voilà quelques noms qui témoignent que Lanaudière est un terreau fertile de la littérature québécoise. D'autres auteurs, plus mineurs et méconnus, mais tout aussi intéressants, ont de leurs pages habité cette région que l'écrivain Jacques Ferron qualifierait volontiers de province d'un pays, celui de Québec. Pour n'en nommer que quelques-uns : Adélarde Lambert, Robertine Barry, Paul Stevens, Louis-Joseph Doucet, Joseph-Octave Fontaine. En plus : des historiens, des curés de paroisse, des notaires, amusés et inspirés par la chose littéraire.

Si dans le recueil se trouvent des récits que l'on attribue surtout à l'héritage culturel et à la tradition, il n'en demeure pas moins qu'on peut lire à travers eux autre chose que les épisodes imaginaires et superstitieux des vieux conteurs. Qu'y trouve-t-on d'autre ? À l'opposé du fantastique : un discours sur le réel, sur le quotidien, sur le présent. Dans le titre *Contes, légendes et récits de Lanaudière*, c'est « récits » qui nous intrigue ici, car le lecteur le verra à ses dépens : certains textes ne cadrent pas toujours avec les critères

1. Réjean Olivier, *Contes, légendes et récits de Lanaudière*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, « Contes, légendes et récits du Québec et d'ailleurs », 2010, xxxix-657 p. [désormais *CLRL*].

que l'on applique habituellement au conte et à la légende. Défaut qui n'en est pas un...

Le présent du passé

Nous nous proposons ici de mener une réflexion – amusante – qui ne nous semble ni frivole ni exagérée, et qui considère ces textes comme porteurs d'un discours qui s'enracine bien dans le présent. Rappelons d'abord que la plupart de ces textes nous proviennent d'une autre époque, une époque étrangère aux formes plus actuelles et techniques de narration (radio, télévision, cinéma). Nous oserons même, à la fin, rapprocher ces textes de ce qui fait la une de ce mois de mai 2011, où ces lignes furent écrites, afin de mettre en évidence la proximité qui existe entre la couverture médiatique d'aujourd'hui et celle, moins sophistiquée, de ces textes d'antan. Comme ils datent de la fin du dix-neuvième siècle et de la première moitié du vingtième, on les reçoit souvent avec un sentiment étrange, mélange de modestie et de respect qu'on leur doit. Ayant traversé le temps, ils sont évidemment dignes d'être reconnus.

Mais nous attendant à être charmés par leurs envoûtements et leurs intrigues, nous terminons notre lecture avec l'impression de passer à côté de quelque chose. Un peu comme s'ils étaient loin de nous et que nous peinions à rejoindre, au fond, leur réalité, leur « actualité » perdue.

En ce qui les concerne, les récits de Lanaudière se nourrissent de la même matière que nos médias : catastrophes naturelles, inondations, tempêtes, réalités économiques, mais aussi actualités judiciaires, disparitions, décès, crimes. Mais aussi : scènes de la vie privée, scènes de la vie communautaire. Ils ne nous sont pas transmis de la manière journalistique que l'on connaît, mais nous pensons fortement qu'ils ont surgi en leur temps un peu comme ces nouvelles qui meublent les contours de notre quotidien, à l'exception près que nos « anciens » n'étaient pas aussi gavés d'informations que nous le sommes. Les contes et les légendes, nous les lisons comme s'ils étaient en eux-mêmes des objets indépendants, artistiques. Ce qui est loin d'être faux. Mais nous oublions trop vite qu'ils se collent à l'actualité de leur temps, qu'ils s'y greffent et que bien les déchiffrer est exigeant.

Des écrits d'antan aux médias d'aujourd'hui

Autre remarque : l'écriture littéraire du dix-neuvième siècle et des débuts du vingtième comportait plusieurs traits stylistiques propres à l'art oratoire. On ne pourra, par exemple, l'ignorer à la lecture des magnifiques textes de Marcel Dugas ou de la poétesse Rina Lasnier, tout empreints de symbolisme. Les

figures de style, parfois ampoulées, donnent néanmoins à l'esprit sa capacité d'imaginer – et d'imager² – ce qui est décrit. Ce travail littéraire est, vu sous un certain angle, l'ancêtre de la couverture médiatique d'aujourd'hui, qui n'est jamais aussi objective qu'on le croit. Ce qui se rend à nous par l'écran, par le reportage ou par le commentaire et la chronique se rendait jadis aux gens par la voie plus directe de la parole, par les illustrations ou les gravures, et ils sont nombreux ces écrivains ayant cherché à immortaliser ces faits par l'écrit. L'habileté désarmante des spécialistes des médias d'aujourd'hui à présenter le fait et à en recomposer chaque épisode, rejoint le travail plus modeste de nos auteurs, observateurs, lettrés, qui trouvaient les mots pour rapporter le fait, mais qui savaient aussi synthétiser ce qui, chez les gens, faisait réagir.

On appréciera ces récits que l'on peut lire comme une tentative des écrivains lanaudois de narrer et de décrire les événements qui ont marqué le quotidien de leur communauté. Dans le vocabulaire littéraire qui est le leur, ils disent vouloir, comme Joseph-Octave Fontaine, faire une « peinture des mœurs » et sont sensibles à la « poésie du décor », comme l'écrit Robert de Roquebrune, celle des lieux, des gens, des métiers, des modes de vie. Ils veulent, par l'écriture, donner à voir, être « fidèle à la réalité », et on peut s'amuser à croire que, s'ils avaient eu la caméra, ils auraient saisi sur le vif ces scènes dont ils sont par la plume les médiateurs les plus efficaces de leur temps.

Météo – la nature se déchaîne

Tempêtes, orages, inondations, poudreries, les phénomènes climatiques et météorologiques occupent une place importante dans plusieurs de ces textes. Qu'on pense d'abord à la légende d'Honoré Beaugrand, « Le Fantôme de l'avare », qui raconte l'expérience inédite d'un vieillard surpris, dans son jeune temps, par une tempête de neige et qui dut trouver refuge dans la maison hantée par un homme solitaire. En toile de fond, Beaugrand y décrit l'hiver, grandiose et violent, avec ses rudesses que l'on connaît : « Je ne voyais ni ciel ni terre [...] bientôt, une obscurité profonde et une poudrerie qui me fouettait la figure m'empêchaient complètement d'avancer.³ » Outre l'intrigue, qu'elle sert bien, la description de la tempête de neige a aussi pour autre fonction de référer aux conditions climatiques dures du territoire canadien et

2. On se référera ici aux travaux de Marshall McLuhan qui, dans *La Galaxie Gutenberg* (1962), dresse un portrait de l'homme typographique chez qui le sens de la vue a été progressivement isolé des autres sens au point d'accorder la prédominance à tout ce qui relève de la dimension visuelle, attitude dont les effets se font sentir jusque dans les techniques stylistiques et littéraires.

3. *CLRL*, p. 371.

québécois ; le lecteur y reconnaît une réalité familière, qu'il a sans doute expérimentée. « Le Fantôme de l'avare » enseigne l'hospitalité à quiconque a osé avec trop de témérité affronter les vents forts et la poudrerie, mais avant tout, c'est une légende qui nous parle des dangers de l'hiver, à une époque où le chemin de la ville à la maison est long et moins sécuritaire. C'est une façon qu'a Beaugrand de nous parler de son présent.

Le texte du curé Vincent Plinguet, de l'île Dupas, est à cet égard très révélateur. Contrairement à Beaugrand, Plinguet ne fait pas dans la légende, il se contente avec beaucoup d'habileté de relater les faits qu'a occasionnés cette « véritable calamité » que fut l'inondation de l'île Dupas en 1865. Il informe son lecteur que l'eau « ne s'était pas élevée à cette hauteur depuis soixante-sept ans », que « des maisons, des granges étaient renversées, disparaissaient, emportées », que « plusieurs familles avaient vu une partie des maisons qu'elles occupaient s'en aller à la dérive.⁴ » Ni totalement objectif ni complètement partial, Plinguet cherche à faire connaître le désastre qui a ravagé sa paroisse. Le fait est véridique. Dans son texte, il chiffre même le bilan des pertes humaines et matérielles, comme le ferait un journaliste. Il parle de la campagne de charité mise en branle après le passage des eaux, suit le fil chronologique des épisodes de cette débâcle. Malgré son statut d'homme d'Église, Plinguet tient tout de même à ne pas laisser trop teinter sa description d'une interprétation religieuse qui verrait dans cette catastrophe une version lanauchoise du Déluge biblique.

Pour un texte de 1865, la narration de Plinguet ne diffère pas fondamentalement de la tâche journalistique de relayer l'information. Nous ne sommes pas dans la légende, nous sommes dans quelque chose qui se rapproche du reportage. Ce processus descriptif, le chercheur en communication Philippe Breton le comprend très bien. Il le fait d'ailleurs remonter à l'Antiquité afin de bien faire comprendre la couverture médiatique d'aujourd'hui : « le monde antique [était] le siège d'une prise de conscience toute particulière de l'intérêt qu'il peut y avoir à produire des descriptions objectives. Les Grecs anciens commencent à concevoir une distinction entre un récit subjectif, personnel, poétique et perçu comme tel, ou encore un récit globalement mythique, et une description qui tend à être un fidèle reflet du réel. [...] C'est en partie de cette distinction que naîtra la différenciation des formes modernes de la communication.⁵ »

Alors que Plinguet fait bien voir la nature qui se déchaîne dans un ton réaliste, l'auteur de la « Légende des deux moulins », G.R. Talbot, s'attarde plutôt à décrire les actions et les émotions des hommes face à la catastrophe. Cette légende nous amène plus en amont du fleuve, à la hauteur de Repentigny.

4. *CLRL*, p. 185.

5. Philippe Breton, *Éloge de la parole*, Paris, La Découverte/Poche, 2007, p. 133.

Elle raconte la disparition de deux jeunes gens sur les eaux du Saint-Laurent, des suites d'un orage meurtrier, puis la découverte de leurs corps inertes sur les berges d'une île. Si Talbot tente d'immortaliser le tragique accident en le symbolisant par l'image triste de deux moulins à vent qui « se regardent pardessus la route poussiéreuse qui longe le fleuve⁶ », il demeure près de l'événement. Sa légende, c'est d'abord les circonstances du malheur qu'il décrit dans ses moindres détails. Il relate même les interventions de la communauté à la recherche des deux jeunes gens égarés au large ; on y retrouve alors une image fidèle d'un drame qu'on suppose vrai, à l'origine de la légende : « On alerta les voisins et bientôt six chaloupes montées par les Goulet, les Rivest, les Juneau, les Laporte, les Grenier, partirent dans différentes directions pour explorer les îles. Tout l'après-midi et jusqu'au coucher du soleil, on fit des recherches.⁷ » Le texte de Talbot se laisse prendre comme une légende, mais souvent il semble lui aussi relever du reportage tant il rapporte efficacement les actions et le fil des événements.

Actualité judiciaire, fait divers

Si les phénomènes météorologiques occupent une grande place dans nos médias, il en est de même de l'actualité judiciaire, qui de tout temps suscite à la fois répugnance et fascination. Ce qu'on a nommé « Le Drame de Rawdon » semble s'être transformé avec le temps en une légende sinistre. L'épisode demeure celui d'un crime sordide, qui provoqua toutes sortes de réactions dans la population lanadoise. En 1897, en retrait de la ville de Rawdon, Thomas Nulty, le fils d'un fermier irlandais, assassina sauvagement à coup de hache ses parents, ses sœurs et son jeune frère. Les textes qui en traitent gardent intacte la trace de ce meurtre qui fut l'objet de maintes discussions au cours des semaines suivantes. Les remous qu'il causa dans la communauté montrent l'incompréhension du geste, le désarroi de la population, mais aussi la tentative de donner des explications valables à cet acte d'horreur et de désespoir. L'acte, au moment où tout le monde en parlait, n'était pas encore légende. C'était un fait comme un autre, mis davantage à l'avant-plan en raison de sa troublante gravité. Pour qu'il devienne légende, il fallut au moins que sa trace fut profondément inscrite dans les esprits pour faire de ce triste récit un contre-exemple de comportement, capable de susciter à la fois la pitié et la peur.

Lorsque survint l'affaire Tom Nulty, le curé de sa paroisse, Frédéric-Alexandre Baillairgé, comme le chroniqueur Pierre Foglia l'a fait récemment

6. *CLRL*, p. 293.

7. *CLRL*, p. 296.

dans *La Presse* à propos de l'affaire Turcotte⁸, tenta de comprendre avec compassion le geste coupable. Dans une lettre adressée au directeur de *La Presse*, Baillairgé tente de voir plus loin et sent le besoin primordial d'apporter des nuances : « je dois à l'opinion publique des explications ». Le texte est soigneusement retranscrit dans le recueil, aux côtés d'une complainte poétique d'un auteur anonyme intitulée « Le Crime de Tom Nulty ». Baillairgé reconstitue le milieu dans lequel vivaient les Nulty et s'empresse dans sa lettre de livrer ses impressions à leur propos : « Ils me faisaient l'impression d'immigrants encore dépaysés » ; il cherche les causes : « Ajoutez au défaut d'instruction et d'éducation, le lointain du monde, une nature inculte et sauvage ». Baillairgé n'excuse pas le crime, son rôle ne relève pas du judiciaire mais en homme de foi il veut manifestement, par le biais de ses convictions religieuses, combler le vide qui, dit-il, « choque nos idées »⁹.

À l'instar des psychologues et des commentateurs invités sur les tribunes radiophoniques et télévisuelles d'aujourd'hui, il a la même réaction face au crime et cherche à approfondir, un peu comme certains l'ont fait dans le cas du docteur Turcotte en affirmant qu'« il est plus malheureux que le coupable. » Par ses réactions, Baillairgé désire que « la tragédie de Rawdon commence à s'expliquer » ; il souhaite que « la scène change ; [que] les personnages se dessinent et [que] l'acteur principal para[isse] sous son vrai jour. » Il conclut : « Les victimes restent victimes, mais le scandale diminue, les responsabilités s'amointrissent et la justice...¹⁰ »

Un texte comme « La Boucherie de Rawdon – Le cas de Tom Nulty » fait bien voir que l'on n'a affaire ni à un conte ni à une légende, mais à un commentaire sur un fait divers perdu dans les archives locales et méconnu pour la plupart d'entre nous. Le redécouvrir nous met cependant dans cette étrange position où l'on constate des réactions étonnantes, mais similaires aux nôtres face à la tragédie.

Vedette locale, vie de communauté

Le texte « Un charivari » de Léo-Paul Desrosiers est un autre exemple de cette saisie du vécu lanaudois du siècle dernier. Il a pour scène principale Berthier et raconte l'histoire d'un médecin venu s'établir dans cette ville, berceau de la colonisation de la région, et de sa bruyante et remarquée introduction dans cette circonscription où il deviendra plus tard député. Reposant surtout sur sa liaison secrète avec la veuve du précédent médecin, la nouvelle de Desrosiers met plutôt l'accent sur la réaction de la population

8. Pierre Foglia, « Le Monstre », Montréal, *La Presse*, le 12 mai 2011.

9. *CRL*, p. 233.

10. *CRL*, p. 233-234.

et du charivari qu'elle organisera pour rendre transparentes les rumeurs et commérages véhiculés sur le dos de ce nouveau membre de l'élite bourgeoise de la place. Le charivari, cette ancienne coutume canadienne-française, consistait en une forme de manifestation sociale, bruyante et ininterrompue visant surtout à attirer l'attention sur un fait demeuré jusque-là officieux. Le texte de Desrosiers puise toute sa dynamique dans cet attrait indéfectible des gens autour des histoires de mœurs ; c'est, à une échelle plus locale, un reflet de cet engouement qu'ont les gens pour ces racontars sur la vie privée des élites¹¹.

De la vie privée de l'élite, nous retombons dans l'univers plus modeste des gens du peuple qui vivent et travaillent dans l'anonymat. Dans le magnifique texte « La Corvée des fileuses », l'auteur, Joseph-Octave Fontaine de Saint-Jacques-de-l'Achigan, plonge son regard dans le monde de ces vieilles femmes dont les habitudes de vie, au cœur de la Nouvelle-Acadie, « dans un canton presque inconnu [*sic*] du district de Joliette¹² », se font les échos des lointains expatriés acadiens. Par son texte, Fontaine veut « esquisser un tableau de ces mœurs naïves¹³ » en décrivant l'activité quotidienne de ces femmes qui filent la laine pour confectionner les vêtements de leurs familles. Soucieux, tout comme le fera au début des années 1960 un Pierre Perrault avec sa trilogie de l'Île-aux-Coudres¹⁴, de montrer ces « charmants usages [qui] tombent chaque année en désuétude », il écrit que « la chronique doit se hâter de les peindre, pour en garder au moins quelque chose et les sauver de l'oubli.¹⁵ » Aucun doute ici que Fontaine veut faire voir le présent. Il montre son présent, notre passé, en tâchant de mettre en évidence comment s'articule la tradition au quotidien, dans les gestes qu'on jugerait anodins de ces femmes. C'est cette perspective unique sur le présent qui l'enjoint à procéder un peu comme le ferait un documentariste d'aujourd'hui, préoccupé à faire découvrir à son téléspectateur un univers qui est à la fois pour lui proche et éloigné. Même l'enchaînement de ses phrases relève du style du reporter qui entre dans un milieu qu'il souhaite faire découvrir : « Profitons de l'hospitalité proverbiale de nos paysans pour nous introduire¹⁶ », écrit-il.

11. *CLRL*, p. 502-509.

12. *CLRL*, p. 201.

13. *CLRL*, p. 201.

14. Pierre Perrault, *L'Œuvre de Pierre Perrault. 1- La trilogie de l'Île-aux-Coudres* (enregistrement vidéo). Montréal, Office national du film du Canada, collection « Mémoire », 2007, 4 DVD (418 min.) : son., n&b et coul. ; 12 c. + 1 livret (104 p.)

15. *CLRL*, p. 201.

16. *CLRL*, p. 102.

Ressources naturelles et développement économique

Le volet « économique » n'échappe pas aux récits de Lanaudière. Le texte étoffé de Théophile-Stanislas Provost, « La Colonisation des cantons du Nord », présente le rapport de celui qui fut l'équivalent du curé Antoine Labelle pour la région. Provost raconte son parcours « à travers les terrains encore inexplorés de la chaîne des Laurentides jusqu'à la vallée de la rivière Mantawa¹⁷ ». Dans son rapport, il indique scrupuleusement toutes les ressources sur son chemin en vue d'y planifier la colonisation de ce que l'on nommait l'arrière-pays. Comme lui, son contemporain Joseph Royal, qui fut d'ailleurs journaliste et rédacteur au journal *La Minerve* et qui eut une carrière politique, nous fait découvrir les ressources du Nord, l'industrielle Joliette et les abondantes forêts environnantes dans un extrait de son livre paru en 1869 intitulé *La Mantawa – Récit de voyage*¹⁸.

Vu sous l'angle de l'économie et du développement, il peut paraître bien étrange de lire la célèbre « Chasse-galerie » d'Honoré Beaugrand en s'attardant à ces aspects. Après tout, ne retenons-nous pas de la légende le canot volant et le pacte scellé entre le Diable et des bûcherons éloignés de leur Lavaltrie natale ? Pourtant, l'on aurait tort de négliger que la légende naît surtout des conditions difficiles de ces travailleurs lanaudois dans les grands chantiers forestiers de la Gatineau. Le texte de Beaugrand a pour toile de fond une réalité économique et sociale, celle de l'industrie forestière, qui exigeait de sa main-d'œuvre de nombreux déplacements sur le territoire. Il en est de même pour plusieurs autres textes, dont « Montée au chantier » de l'historien Gilles Rivest. Il s'agit assurément d'une réalité économique qui, vue du point de vue de ses principaux acteurs, permet à la légende et aux récits de toutes sortes de se développer¹⁹.

Loin des faits, loin du cœur

Il est étonnant de constater à quelle vitesse et avec quelle efficacité l'on relaie aujourd'hui la nouvelle. Or, on semble oublier parfois, saturés que nous sommes des images venant de partout, ce que l'expérience de la vie laisse en émotions et en réactions avant que tout ne soit rapporté en messages médiatiques. Cette expérience du présent se trouve au cœur des *Contes, légendes et récits de Lanaudière*.

Aujourd'hui, on rapporte le fait, il devient « nouvelle ». Les chroniqueurs s'en emparent : on analyse, on commente. Un scandale éclabousse un individu : ce dernier devient un personnage. Une catastrophe surgit dans tel

17. *CLRL*, p. 187.

18. Joseph Royal, *La Vallée de la Mantawa – Récit de voyage*, Montréal, [s.é.], 1869.

19. *CLRL*, p. 410-418.

coin du pays ou du monde : on pronostique, on anticipe sur le devenir de la planète. Une histoire de mœurs fait la une des journaux : elle devient une intrigue. Ces événements, nous ne les vivons pas de manière neutre : ils heurtent les sensibilités. Ce sont des malheurs pour ceux qui les vivent. Rapportés, ils ont néanmoins une autre vie. Ils suscitent colère, indignation, incrédulité, parfois sollicitude, compassion. Les faits sont commentés par des spécialistes des médias qui en tissent les grands épisodes sur ces nouveaux rouets que sont les journaux, la radio, la télévision, l'Internet. La nouvelle s'impose, durant quelques heures, dans nos esprits, et nous nous positionnons, face à elle, consciemment ou non ; nous condamnons ou approuvons tel geste ou telle parole, nous nous identifions à telle personne ou nous la rejetons. Comme dans la légende, le fait entre dans la sphère de la subjectivité, il n'est pas si objectif. De bouche à oreille, de la caméra aux médias sociaux, du journal à la radio, le fait circule, comme dans la légende. Nos valeurs, nos convictions, nos opinions l'interprètent, le façonnent, le transforment, comme dans la légende.

Le plaisir de lire les récits de Lanaudière est là. Les voir, comme s'ils étaient des médias avant leur temps, voilà l'axe de lecture que nous avons proposé. Avant que le monde ne se télécharge en images portables, il se livrait davantage en paroles. Démultiplié par les mots, à la dimension de l'oreille plutôt que celle de l'œil, il se révélait plus directement. Mais avant l'image, c'est l'écrit qui en était son médiateur le plus efficace. Certains des récits de ce recueil valent assurément au XIX^e siècle un documentaire, un film ou même un reportage d'aujourd'hui. On peut entrer dans *Contes, légendes et récits de Lanaudière* de cette manière et accéder, pour notre plus grand plaisir, à une immense mosaïque de scènes de la vie quotidienne, de paysages, de mœurs, de faits divers, d'accidents, de mémoires qui imprègnent le réel de sa diversité. On ne se les représentera pas sur une pellicule en noir et blanc, ces récits, mais dans les couleurs vives de l'esprit.

Attardons-nous un instant sur l'actualité de ce mois de mai 2011 pendant lequel fut rédigée cette réflexion. Qu'en retiendrons-nous une fois que les eaux du temps l'auront lavée de la mémoire collective ? Les inondations en Montérégie et le malheur des sinistrés du Richelieu ne sombreront sûrement pas de sitôt dans l'oubli. Les élections fédérales du 2 mai et le mystère de la députée-fantôme de Berthier, le corps retrouvé de la petite Jolène Riendeau, disparue depuis près de dix ans, le Plan Nord du premier ministre Charest, le procès du cardiologue Guy Turcotte qui a tué ses deux enfants sont aussi ce que couvrent les médias. Il y a une étrange continuité dans le cycle des événements. L'inondation de l'île Dupas, le charivari autour de ce futur député de Berthier que fut le médecin Bonald, les corps retrouvés des deux amants de la légende des deux moulins, le « plan nord » de Théophile-Stanislas

Provost et de Joseph Royal, l'affaire Tom Nulty et son crime horrifique. Ces chaînes d'événements, aucune théorie ne saurait articuler intelligemment un lien entre elles. Contentons-nous de dire qu'il s'agissait pour notre part de la volonté – un peu ludique, reconnaissons-le – de laisser croire que par-delà les analogies de circonstances, même si nous ne coulons jamais dans les mêmes eaux, comme le disait le vieux poète Héraclite, assurément c'est toujours de l'eau qui coule ! C'est aussi une manière de montrer qu'enfin, contes et légendes naissent forcément quelque part parmi l'innombrable quantité de faits qui ponctuent la vie humaine, c'est ce que dépeint richement le recueil des récits de Lanaudière.

Enfin...

Qu'il soit déformé, amplifié ou repensé, le réel des contes est celui qu'on doit cerner. Cette analogie entre la culture littéraire des sociétés lettrées du siècle dernier et les médias contemporains montre que la société lanaudoise tenait un discours sur le présent, sur ce qu'il convient de nommer aujourd'hui « l'actualité ».

Saisir l'actualité de ces textes, c'est ainsi devoir reconnaître que nous sommes loin des faits qui ont façonné les légendes, et que les textes de ce recueil en sont un peu les diamants bruts, comme nos nouvelles du jour, qui synthétisent ce qui advient et ce qui en est dit, au carrefour des conversations et des événements. Nos minutieux auteurs ont cru bon d'en conserver l'essentiel. Ces auteurs étaient nos médias d'antan. Ils n'avaient pas les mêmes tribunes, pas de lectures de nouvelles de fin de soirée, ni blogues ni reportages, mais ils avaient leur façon de faire image pour que l'on se rappelle des événements et des actions des hommes.

Avancer que les textes de *Contes, légendes et récits de Lanaudière* sont l'équivalent de nos médias d'aujourd'hui peut donner l'impression de restreindre grandement leur portée universelle. Cela laisse également sous couvert tous les enjeux politiques et sociaux qui, du talent littéraire aux technologies numériques, les différencient. Cependant, nous croyons fortement que sous un certain angle, ce sont assurément nos médias d'antan. Ces textes ne sont pas uniquement les dépositaires de la tradition orale et des histoires de chasse-galerie ; ils témoignent d'un réel souci de rendre tangibles les faits, de faire acte de leur présence, de les prendre en « photo », de saisir le cliché. Des catastrophes naturelles aux crimes sordides en passant par les commérages rapportés sur les « vedettes du coin », nos « anciens » ne diffèrent pas vraiment de nous : ils réagissaient à ce qui leur arrivait, donnaient du sens à ce qui surgissait dans leur quotidien, donnaient du récit comme l'on crée toujours du récit à partir de ce que nous croyons être la réalité.